

Cette histoire essaye d'expliquer pourquoi on (je, nous... n'importe qui à qui viendrait l'idée de le faire) raconte des histoires. D'où elles viennent, à qui elles sont destinées, où nous les envoyons... Il y a quelque chose d'inexplicable, un souffle mystique, et en même temps une donnée aussi basique que, simplement, le besoin de fuite dans le fait d'écrire. De décoller le nez de la vitre et de regarder ailleurs. En ce qui me concerne, en tout cas, je dirais que tout est là-dedans. Jusqu'à nouvel ordre, du moins. Au-delà de ça, une nouvelle idéale pour ouvrir un recueil, j'ai l'impression. Dont acte. Première publication dans le fanzine Corbeau, en 2012.

Un voyageur de passage

L'homme avait des yeux d'un vert lumineux, une couleur douce et envoûtante, à vous éblouir en pleine nuit. À la lueur du feu, c'était plus impressionnant encore. J'avais la sensation que si je m'y attardais, je verrais s'y consumer des étoiles. Il portait une cape de voyageur comme on n'en fait plus, épaisse et sombre, tachée en de nombreux endroits, et des bottes de cuir sérieusement élimées. À son cou tintait, à peine audible, un collier dont je n'apercevais que des reflets, et de longs cheveux gris mais encore solides retombaient sur ses épaules. Il faisait froid dehors mais il avait transpiré pour arriver ici.

Je posai le bol de soupe chaude sur la petite table, à côté de lui, et nous servis un verre de vin à chacun avant de m'asseoir à mon tour, hésitant. Dans notre dos la radio roulait et envoyait ses musiques, à faible volume. Face à nous, le feu crépitait.

— C'est gentil de m'avoir ouvert, me dit-il.

Il avait une voix grave au timbre parfait, sans accroc.

— C'est bien normal, répondis-je.

— Oh ! Je crois que, en cette matière plus qu'en aucune autre encore, la norme à la tête à l'envers.

Vous n'imaginez pas.

— Suis-je le premier à vous ouvrir sa porte ?

Il ne me répondit pas, et je fus incapable de dire s'il s'agissait d'un effet de style, d'un silence volontaire... ou bien si c'était juste qu'il pensait à autre chose.

Je trempai mes lèvres dans mon vin et détournai les yeux. Quand j'eus reposé mon verre, l'homme me demanda :

— Et vous ? Suis-je le premier à qui vous ouvrez votre porte ?

— Eh bien... Vous êtes le premier à frapper.

— Par une « froide soirée d'automne », vous voulez dire ?

— Oui.

— Dans les temps bibliques, le monde regorgeait de voyageurs qui demandaient asile, pour la nuit.

— Vous voulez dire que vous n'allez pas me rendre riche en partant ? tentai-je, mais ma blague me fit l'effet de tomber à plat.

Il sourit malgré tout, et relança même :

— Ni disparaître dans un voile de fumée pour vous annoncer que j'ai fait de vous l'un de mes élus...

Il n'empêche, il émanait de cet homme, ou bien peut-être était-ce juste le fait de l'instant, une aura différente, presque surnaturelle. Je n'étais pas complètement à l'aise à côté de lui... ni complètement mal à l'aise non plus.

Je le laissai manger en silence, sans le questionner. Je n'ai jamais été un grand bavard, et la radio était là pour nous divertir, après tout.

— Je n'ai pas l'habitude de ne pas payer, tout de même, me dit-il quand il eût terminé sa soupe. Je vais vous remercier... en vous offrant un conte. Même pas un conte, en fait, juste... une chanson, que certains chantaient autrefois, et qui m'est parvenue. Comme vous le voyez, je n'ai pas d'instrument... alors je vais juste vous la dire. Il en existe d'autres, des milliers d'histoires comme celle-ci, mais peut-être, un jour, d'autres vous les diront... On ne me l'a pas exactement racontée de cette façon, mais peu

importe. Après tout, chacun fait à sa manière ; celle-ci, c'est la mienne. Les mots changent, mais le fil reste le même.

Il marqua une pause. Je ne dis rien, vaguement gêné.

— Enfin, si vous en voulez bien... ajouta-t-il enfin en plantant son regard fabuleux dans le mien, et je compris qu'il attendait réellement mon assentiment.

Comment le lui refuser ? Je hochai la tête, me resservis un verre, et il commença. Malgré l'aspect sordide et solennel de son conte (et plus encore celui de sa voix) je sentis peu à peu naître un sentiment de légèreté, de fluidité, et ce fut comme si les images dansaient devant moi, sur le fond de la cheminée en train de s'endormir doucement ; comme si elles s'élevaient et jouaient la petite scène qu'il me donnait, vêtues de fumée, d'ombres, et des lumières rougeoyantes de la braise.

— Il existe un homme, commença-t-il... En bas, enfoui loin sous la terre et loin sous la poussière, sous l'engrais et les plaines, un homme qu'on ne voudrait croiser en aucun endroit de l'univers visible ; un homme qui a oublié qu'il en fut un autrefois ; un homme dont la mémoire s'est délitée à ce point qu'elle se répand désormais, lambeaux flottant dans l'air à travers le monde et qui offrent de temps à autre, aux uns ou aux autres, des bribes d'images incomplètes ou d'idées déformées, aperçus trop sombres et trop fugaces pour que quiconque les comprenne. Perdu loin sous les pas des hommes, qui lui parviennent quand ils se font trop lourds, à l'abri du soleil et de l'air pur du monde, l'être est tombé si bas au-dessous de la vie qu'aujourd'hui il se tapit dans les sous-sols des villes, et jusque dans ceux de nos esprits, errant de cave en psyché et d'ombre en âme, monstre égaré dans les égouts de la Terre, au cœur des obscurités qui assombrissent trop peu sa peau blanchie et moite. Il hante les greniers emplis de moisissures, rôde en silence parmi les craintes effrénées ou les souvenirs perdus, faisant ripaille de toutes ces choses avant que de, parfois, en distribuer des restes à ses gens affamés.

Sur sa chaise, le voyageur bougea, et je me rappelai soudain que j'étais moi-même assis. Sa voix, sublime, m'avait littéralement arraché à moi-même et entraîné dans son sillage, tandis que résonnait dans mes oreilles son entêtante mélodie, même portée par des mots que je trouvais trop lourds et grandiloquents.

— Car il règne sur tous ceux d'en-bas, et l'air du monde, s'il s'y rendait, l'étoufferait à coup sûr. Sa pourpre sale et déchirée, long tissu élimé par les siècles, traîne derrière lui tel un animal trépassé, dans les flaques de l'eau verdâtre et puante qui coule là-bas. Et, les pieds embourbés, il emmène avec lui son sourire noir et son haleine moisie, qui répand des relents de mort. Là où il passe, ses sujets se figent, terrifiés, comme paralysés par la frayeur sans nom qu'il leur inspire. Il y a là tout un peuple, en bas, le corps pourrissant – et malgré tout, la tête pleine de rêves. C'est le peuple des égarés, des sans-espoirs – ou bien, prétendent certains, de ceux qui en eurent trop. Ils errent, lâchés sur leurs barques de fortune, voguant sur les canaux trop étroits qui nous servent, souvent, de canalisations, et où dorment les monstres et les cauchemars des hommes d'en-haut. Ils en sont, en quelque sorte, les gardiens ; ceux qui les empêchent de remonter, de par la seule vertu de leur veille vigilante et interrompue. Et parfois ils songent, sans vraiment se l'avouer, qu'ils en sont dans le fond un peu comme les frères.

De ce peuple seul un fou, un être hanté voudrait être le monarque. Seul un décérébré eût pu les asservir – or, c'est bien ce que lui, l'autocrate du sombre, osa et réussit.

Son regard vert contemplait, au-delà de tout ce que l'œil peut voir, les contrées macabres qu'il évoquait, et il me suffisait de le suivre pour les voir moi aussi. À aucun moment je me demandai ce qu'il lui prenait de me raconter une histoire aussi sombre, aussi noire : j'étais trop fasciné pour cela.

Ils vivent parmi les rats, la vermine grouillante, les pigeons égarés aux ailes tailladées qui ne savent plus voler. Leurs arbres sont autant d'immenses tiges tordues et meurtries, pendant de vers le bas depuis l'immense plafond grevé qui leur sert de voûte, et donnant des fruits moches, farineux et sans goût. Ils se nourrissent, traîne-misères, des idées noires et des humeurs maussades tombées jusque-là. En leur morne univers, pas de soleil à poindre : juste, quelques réverbères aux flammes bleues tordues et vacillantes.

Pourtant de temps à autre, ils s'autorisent un sourire – qui pourrait vivre sans ? Lorsque par exemple le regard de leur seigneur vient à se détourner quelques secondes, les bons mots leur parviennent aux lèvres – et en chœur ils se moquent alors de leurs arcades pourries et de ceux qu'elles abritent. Et rien, à gorge déployée, rien et s'esclaffent encore, à perdre une raison qui déjà chancelle et tremble.

Mon hôte marqua une nouvelle pause pour boire un peu de vin. Il me semblait, cependant qu'il racontait, sentir les mots venir se coller à moi et me pénétrer peu à peu, s'installer dans ma conscience pour la hanter de façon durable – et peut-être définitive.

— Ces restes d'hommes, reprit-il, cohabitent avec les ombres, qui leur murmurent et leur dévoilent les recoins secrets de notre monde à nous ; certains, prétend-on, ont emprunté ceux qui mènent chez nous, en rapportant des récits exaltés, décrivant à leurs pairs les merveilles qui s'y dressent. Ils savent aussi que notre terre, que nos villes, que nos champs sont parcourus de crevasses dont il ne faut s'approcher par trop ; car elles vous aspirent avant que vous n'ayez eu le temps de réellement les voir – et vous glissez alors, le long des flancs froids et humides de la Terre et jusqu'au monde où règne l'homme sans âme et sa suite infernale de rats aux yeux rougeauds – l'homme aux cheveux grisonnants, acérés comme des lames de rasoir – celui aux mille légendes. C'est par là qu'ils s'en retournent, lorsque la lumière du jour les éblouit finalement.

Cela faisait un moment qu'il fouillait dans une poche intérieure. Il finit par en sortir une bourse de cuir, marquée d'un arbre rouge, et se mit à se rouler une cigarette. Le son de sa voix douce s'était tu, créant comme un manque au sein de l'air lui-même.

— ... de loin le roi surveille, père de tous les monstres ; depuis longtemps il a perdu la voix, pour n'avoir plus ouvert la bouche depuis des lustres. Endormi la plupart du temps dans son logis aux murs d'ébène, il n'ouvre les yeux que pour répandre sa colère : car les rêves dont on le tire sont si doux, si lumineux, que chaque jour, chaque matin, son désespoir augmente de ne pouvoir les savourer davantage. Parfois nous pouvons sentir ses peines, ou ses accès de colère ; parfois, en une seconde, nous apparaît une image de son monde. Et il règne ainsi tant sur eux que sur nous.

Tous demeurent cependant en-bas, en sa compagnie, paralysés par leur peur, autant que par leurs espérances. Nul d'entre eux n'oserait remonter à la surface – nul ne sait si ça leur est possible, à eux qui trop longtemps sont demeurés loin des hommes. Nul ne sait quelle est leur véritable place – et nul ne veut le savoir. Ils restent donc là, à consumer leurs errances éternelles entre ennui et frayeur. La plupart n'osent pas seulement essayer de remonter ; c'est comme pour toutes les légendes – qu'arriverait-il si elles s'avéraient vraies, mais que le plus beau leur soit refusé ? Si un jour ils venaient à découvrir qu'en vérité il n'existe rien là-haut, ou bien un monde auquel ils n'ont pas droit, qu'ils ne pourraient pénétrer ? Seraient-ils condamnés à rester là, cloîtrés, hagards, enfermés, à n'attendre plus rien, pas même que la mort les prenne ?

Pour cela et pour d'autres raisons leur seigneur, parfois, pose un mur, puis un autre derrière, des plus infranchissables, devant quelque bouche trop utilisée menant au monde clair, et des gardes, armés de haches hurlantes – et des chiens enragés en bloquent le passage, leurs yeux ensanglantés foudroyants quiconque ose seulement leur porter un regard, leurs crocs étincelants luisant dans la nuit. Ils tirent sur leurs chaînes assourdissantes composées d'os humains, depuis, dirait-on, la nuit des temps – peut-être même avant.

Sa cigarette était roulée ; il l'alluma. L'odeur du tabac me parvint, portée par les volutes translucides de la fumée qui se mêlait aux effluves déjà âcres de la cheminée. Je me resservis, pour ma part, un verre de vin. J'avais essayé jusque-là de résister à l'onde, mais à ce moment je n'y tins plus, et le courant m'emporta jusqu'aux tréfonds du monde illusoire que l'homme tissait pour moi. Était-ce cet homme-là que j'avais en face de moi ? me demandai-je un instant, avant de secouer la tête, rejetant cette idée ridicule pour mieux entendre la suite du récit.

— L'un d'entre eux a pour nom Alméran. Il vit ici depuis des siècles, et c'est lui qui a le premier entrevu la première bouche, et son escalier aux marches abîmées qui le menèrent vers le monde. Le premier à redescendre et à dire ce qu'il y vit. Plus souvent que les autres il revient en surface, et parcourt le monde et ses contrées merveilleuses, écoutant les chants des femmes et goûtant aux plus doux des mets, laissant ses yeux s'emplier de ces images fabuleuses.

Quand il est en-dessous, la journée, il vogue et navigue parmi ses semblables, sur les canaux d'eau et de fumées nocives, sans plus d'entrain ni de crainte que les autres ; parfois il les rassemble, et conte à ses compères les couleurs, les odeurs et les charmes entrevus au soleil. Mais lorsque vient le soir, lorsqu'il s'arrête enfin de pousser sa barque, il traverse sans être vu les rues de son monde, nauséabond, pour

rejoindre en secret son amant ; sans frapper, il pousse les portes du palais de son seigneur – et il le rejoint, l’embrasse avec tendresse au fond de son lit sordide. Puis alors il s’y glisse, s’allonge à ses côtés, se blottit entre les bras de celui qu’il aime, de celui qui l’aime. Leurs doigts entrent en contact, puis leurs langues, ils s’enlacent tout en tendresse, tout au long de leur nuit qui à chaque fois leur semble durer des siècles. Et Alméran, heureux, étreint les bras et les songes de son amant, se coule dans le regard de son roi par ailleurs craint de tous pour le temps d’une nuit loin des monstruosité qui sont les leurs.

Et Alméran s’endort, presque heureux sans que personne ne le sache. C’est qu’il connaît un secret que tous ici ignorent : il sait que quelque part, son roi n’est pas si terrible que ce qui se raconte. Il sait la douceur de sa peau, la tendresse de son regard et la chaleur de ses caresses ; il sait aussi que ses larmes peuvent guérir les maux et les chagrins, car elles en sont la source et l’achèvement, le début et la fin. Et il les recueille lorsqu’elles ruissèlent sur le visage de son maître dans son sommeil, et les conserve dans une fiole qu’il porte toujours sur lui, et dont il prend une gorgée quand le désespoir l’agrippe, et dont il offre quelques gouttes à ceux, d’en-haut comme d’en-bas, qui depuis trop longtemps n’ont pas vu rayonner les flammes de l’astre galopant dans le ciel de la Terre.

Je restai incapable de savoir à quel moment je m’étais endormi. Quand j’ouvris les yeux, le soleil se levait et je frissonnai dans le froid de mon appartement. Sur la chaise, à côté de moi, il n’y avait plus personne. Le feu s’était éteint depuis longtemps. Je me levai en grelottant dans le gris du matin et me demandai si mon hôte était déjà parti. En mon for intérieur, je pensais bien que non... il avait dû se rendre aux toilettes, ou bien quelque chose dans le genre.

La pendule m’annonça sept heures trente. Il ne fallait pas que je traîne. Un vilain mal de tête collait aux parois de mon crâne, et l’âpreté du vin restait suspendue à mon palais. Je me dirigeai vers la cafetière, hébété.

Étais-je mal à l’aise ?

J’attendis dix minutes avant de me rendre à l’évidence : l’homme était parti. Il avait levé le camp pendant mon sommeil. Drôle d’énergumène !

Je me rendis à la fenêtre, tirai le rideau. Je vivais en rez-de-chaussée, c’est ainsi qu’il avait atterri chez moi. Ce que fait le hasard, parfois...

Je songeai que, si la veille, on m’avait annoncé qu’il aurait disparu à mon réveil... je l’aurais cru sans problème. Je pris tout de même la peine de vérifier si mon portefeuille n’avait pas disparu, et constatai, sans réellement m’en étonner, qu’il était toujours là. Il était venu pour une raison, qui était de me raconter sa chanson : ce n’était pas l’argent qui l’intéressait.

Le temps que le café soit prêt, je passai sous la douche et m’habillai, l’esprit tout aux images ténébreuses de l’histoire qu’il m’avait racontée. Dans le fond, j’étais incapable de savoir si elle m’avait plu. Mais il m’avait payé avec, comme il avait dit... C’était un présent plus consistant que je ne l’aurais d’abord cru. Elle continuait à vivre en moi, comme une bête à demi-sauvage qui se serait lovée en mon cœur, et y répétait ses avertissements à l’envi. Oserais-je sortir seul la nuit, désormais ?

Je ris, fort, pour chasser cette idée. Cela fonctionna.

Quand je me mis en route, ce jour-là, à ma grande surprise, je ne pris pas le chemin du travail. Je me dirigeai à pied vers la sortie de la ville, sans vraiment savoir ce que je faisais... sans vraiment l’ignorer non plus. Quelque chose s’était épanoui en mon âme, graine que le voyageur avait semée, et j’étais le plus heureux des hommes de le savoir là. Je sortis rapidement de la cité pour m’engager sur les mille chemins qui s’offraient à moi. Je sortis de ma vie pour ne jamais y revenir.

J’avais une histoire à raconter.

Cela fait deux ans à présent que je parcours le monde et ses passages secrets. Combien sommes-nous, à errer de la sorte, avec notre histoire à dire ? J’en ai croisé une dizaine, déjà, et chacun m’a laissé en dépôt l’une de ses histoires, que je peux ensuite raconter, à mon tour.

D’où venait cet homme, je le sais à présent : il arrivait du fond des âges et me portait un message – un message qu’il me faut à présent transmettre. Celui-ci... parmi d’autres. Parfois, de jour comme de nuit,

des images me viennent tandis que j'entends le vent souffler, les oiseaux chanter, les ruisseaux rouler et les pierres murmurer de leur voix rauque... ébauches d'autres contes que nous lègue la Terre et que je peux offrir à ceux qui veulent les entendre – quand ils m'ouvrent leur porte.

Je n'en suis qu'au début de ma route, et si une certaine excitation m'emporte, je sais qu'il me faudra être patient : car je n'en viendrai jamais à bout.

Tout comme je sais que, dans mon sillage, ne reste plus rien de ce que j'étais, du lieu où je vivais. Et que, devant moi ou derrière, plus rien ni personne ne m'attend.